

CONSERVATION DES PRIMATES ET ECOTOURISME EN AFRIQUE

William Weber

L'image la plus commune de l'Afrique est peut-être celle de sa faune abondante. Les savanes d'Afrique de l'est, en particulier, avec leurs paysages sans fin et leurs troupeaux innombrables sont un spectacle sans pareil. Les forêts pluviales du continent ont récemment révélé des richesses biologiques encore plus importantes. Mais cette image de richesse biologique offre un contraste intense avec une autre image de l'Afrique: celle de la pauvreté économique chronique et du sous-développement.

Avec ce contraste entre richesse et pauvreté, beaucoup voient dans l'Afrique un laboratoire idéal pour tester de nouvelles idées, dans le but de réduire les conflits entre conservation et développement. La plupart de ces approches sont un mélange de protection traditionnelle et de projets d'utilisation durable, dans ou autour d'une réserve naturelle. L'objectif de ces systèmes d'utilisation est de générer un afflux de bénéfices fiable pour les populations locales, sans dégrader l'écosystème naturel.

Ce chapitre examine le concept de tourisme tourné vers l'écologie (ou écotourisme) comme moyen efficace d'intégrer les intérêts de la conservation et du développement en Afrique. Plutôt que de nous intéresser au tourisme de safari traditionnel dans les savanes d'Afrique de l'est, nous nous pencherons sur l'attraction différente que constituent les primates africains et leur habitat de forêt pluviale. Mais la question fondamentale restera posée: l'écotourisme peut-il aider à maintenir la richesse biologique, tout en améliorant le bien-être économique?

L'ENVIRONNEMENT DE FORET PLUVIALE AFRICAINE

Les forêts pluviales couvrent plus de deux millions de kilomètres carrés en Afrique équatoriale (figure 1). Cette surface totale comprend le plus grand bloc de forêt pluviale d'un seul tenant en dehors de l'Amazonie: la forêt de plus d'un million de km² du centre du bassin du Congo. En Afrique de l'ouest, la forêt est plus fragmentée, bien que plusieurs blocs importants subsistent. Cette tendance est encore exagérée sur la bordure est du biome, où un archipel d'îlots de forêts - dont peu dépassent 1000 km² - est dispersé dans les hauteurs de l'Afrique centrale orientale.

Figure 1: distribution de la forêt pluviale en Afrique (adapté de Hamilton, 1976 (50))

DIVERSITE BIOLOGIQUE

Comme dans d'autres régions tropicales, les forêts pluviales africaines sont les plus diverses des nombreuses zones biogéographiques du continent (1). On y trouve des millions d'espèces, dont une grande majorité restent inconnues pour la science. Même les forêts plus petites, généralement moins diversifiées, des limites du biome sont souvent caractérisées par un fort pourcentage d'espèces rares et endémiques. Ainsi, si les savanes ouvertes offrent le plus grand intérêt touristique, les forêts demandent une attention scientifique de plus en plus importante.

L'extrême diversité des biotopes de forêt pluviale est principalement due aux espèces de plantes et d'invertébrés. Mais c'est la faune de grands mammifères qui distingue la forêt africaine de celle d'autres régions tropicales. On estime qu'il y a plus de 225 000 éléphants dans cette forêt, soit environ un tiers de ce qui reste de la population d'éléphants d'Afrique (2,3). Bien qu'il s'agisse surtout du petit éléphant de forêt (*Loxodonta africana cyclotis*), leur importance écologique est de plus en plus évidente. D'autres grands mammifères partagent cet habitat, comme le buffle de forêt (*Syncerus caffer nana*), l'okapi (*Okapia johnstoni*), le bongo (*Tragelaphus euryceros*) et plus de 11 espèces de céphalophes (4).

Jusqu'à présent, cependant, la plus grande attention a été donnée aux primates de forêt, en particulier aux anthropoïdes. La forêt pluviale africaine est l'habitat de trois des quatre anthropoïdes - gorille (*Gorilla gorilla*), chimpanzé (*Pan troglodytes*) et bonobo (*Pan paniscus*) - qui sont nos plus proches cousins, et qui génèrent un intérêt populaire et scientifique considérable. 63 autres espèces de primates vivent dans les forêts pluviales continentales (5), la plupart étant des Cercopithecinae et des Colobinae arboricoles, et 30 espèces de Lémuriformes (1, p. 126) sont endémiques à l'île de Madagascar, au large de la côte sud-est de l'Afrique.

LE CONTEXTE SOCIO-ECONOMIQUE

La faune africaine ne vit pas dans le vide. L'écosystème correspondant comprend les populations humaines qui vivent dans et autour de la forêt, ainsi que des forces originaires de villes éloignées et de pays étrangers. Au niveau macro???, peu d'indicateurs vont dans le bon sens. Le PNB, la production de nourriture, la balance du commerce extérieur sont bas dans la plupart des pays (6,7), tandis que la croissance démographique et la dette extérieure??? augmentent (6, pp. 60 et 70; 7). Parmi les résultats

complexes et liés les uns aux autres de ces tendances, il y a une augmentation générale des dégradations de l'environnement, que ce soit la désertification au Sahel ou les défrichements accélérés de la forêt pluviale, pour la subsistance et les besoins de l'exportation.

Dans le cas de la forêt, les populations locales sont souvent les agents et les victimes de la dégradation, cherchant des bénéfices à court terme aux dépens du bien-être à long terme. Cela vient en partie de la pression des marchés extérieurs qui échangent les ressources forestières contre des biens matériels de façon inégalitaire. C'est aussi le résultat de la marginalisation politique de ces groupes humains et de leur incapacité relative à contrôler les forces extérieures, telles que l'exploitation intensive du bois, ou même l'établissement de nouveaux parcs et zones protégées.

Les problèmes environnementaux tels que la déforestation sont encore plus compliqués par le fait que la plupart des nations africaines ont été créées assez récemment. En résultat, les institutions (légales, administratives et techniques) ne sont pas complètement développées. De plus, les ressources humaines de base nécessaires pour faire fonctionner ces institutions sont encore moins développées, et il y a une pénurie critique de techniciens bien formés de haut et de moyen niveau dans la plupart des ministères. Enfin, la relative jeunesse des nations africaines modernes est visible dans l'instabilité politique que beaucoup expérimentent maintenant. Les changements politiques sont essentiels pour que le continent secoue l'immobilisme provoqué par l'étreinte de dictateurs corrompus, mais la violence et le désordre potentiels de ces processus augurent mal du progrès dans d'autres secteurs.

MENACES PESANT SUR LES PRIMATES AFRICAINS ET LES FORETS

La déforestation et l'appauvrissement de la faune sont mieux compréhensibles dans le contexte décrit ci-dessus, mais cette compréhension ne diminue pas l'importance de certains faits:

- certains des plus hauts taux de défrichement dans le monde proviennent d'Afrique de l'ouest (8). La cause principale est l'exploitation commerciale du bois, bien que l'ouverture de pistes ait également facilité l'établissement d'installations agricoles permanentes dans ce qui était la zone forestière.

- comme l'exploitation commerciale a diminué les stocks de bois dur en Afrique de l'ouest, les compagnies forestières se sont tournées vers les riches forêts du Gabon, du Cameroun et du Congo. Bien que les installations permanentes soient rares, la pression de chasse est généralement forte le long des pistes d'exploitation, même dans des zones reculées, du fait de la combinaison de la chasse de subsistance et de la demande urbaine de viande de brousse (9, 10, 11). Parmi les espèces qui sont chassées, on compte des espèces menacées comme le gorille de plaine et le drill, ainsi que de nombreux autres primates, mais les gibiers de subsistance principaux sont des espèces communes comme les porcs-épics, les aulacodes??? et plusieurs céphalophes. Les éléphants sont chassés pour l'ivoire et pour la viande.

- dans la région afromontagnarde???, l'exploitation forestière et les installations humaines sont limitées par la petite taille et le relief difficile des blocs de forêt restants, dont la plupart bénéficient d'une protection d'une façon ou d'une autre. L'augmentation des densités de population humaine - atteignant souvent plusieurs centaines par km² - est une source de pressions importantes sur ces réserves, pour l'approvisionnement en nourriture, en bois de feu et en fourrage.

Les effets combinés de la déforestation, de la dégradation, de la fragmentation et de la chasse ont conduit à une grande prise de conscience du besoin de conserver les habitats forestiers critiques et les espèces qui les composent. Néanmoins, plus de 80% des parcs et des zones protégées en Afrique se trouvent en savane ou dans des environnements semi-arides, tandis qu'à peine 5% des forêts pluviales du continent ont un statut comparable (7, p. 124). La création de plusieurs réserves forestières ces dernières années aidera au redressement de la situation, mais il reste beaucoup à faire.

Au même moment est apparu un consensus pour dire que le plus grand des défis réside dans l'intégration des intérêts de la conservation et du développement en dehors des parcs traditionnels. Cette approche implique que l'intensité d'utilisation surveillée croisse avec l'éloignement par rapport à la zone centrale protégée. Les formes d'utilisation, cependant, doivent remplir certains critères pour assurer la durabilité biologique et écologique, et les bénéfices économiques doivent toucher des groupes de personnes précis, ainsi que les organismes régionaux et/ou nationaux appropriés. Suivant ce système, le tourisme semble clairement une des formes d'exploitation de la forêt ayant le moins d'impact, comparé à la chasse, à l'agriculture et à l'exploitation commerciale du bois. Le tourisme est de plus censé avoir un potentiel considérable pour générer des emplois locaux et des revenus étrangers.

Savoir si le tourisme peut remplir ce rôle important dans les forêts pluviales africaines est l'objet du reste de ce chapitre. Les études de cas suivantes s'intéressent à des anthropoïdes ou d'autres primates centres d'intérêt pour les touristes. Les localisations de ces sites sont données figure 2. La région afromontagnarde reçoit une attention spéciale pour plusieurs raisons: c'est la zone où le tourisme orienté

vers les primates a été complètement développé depuis le plus longtemps, c'est la première source de documentation et de données fiables, et c'est la zone pour laquelle l'auteur a le plus d'expérience personnelle. Savoir si ce qu'on dit de cette région est applicable aux autres environnements de forêt pluviale est discuté, ainsi que d'autres points, dans la conclusion.

Figure 2: sites de tourisme "orientés primates" en Afrique: (...) D'après Oates, 1995 (5))

ETUDES DE CAS

LE MOUNTAIN GORILLA PROJECT: RWANDA

L'exemple le mieux documenté d'un tourisme centré sur les primates en Afrique est celui du Mountain Gorilla Project (MGP) au Rwanda (12-18). Plus de douze ans sont passés depuis son initiation, permettant une bonne estimation de ses résultats.

Le gorille de montagne (*Gorilla gorilla beringei*) a une très petite aire de répartition dans les volcans des Virungas dans l'est de l'Afrique centrale. S'élevant à des hauteurs de plus de 4500 m, cette chaîne de 65 km forme une partie des frontières entre Zaïre, Ouganda et Rwanda. La zone a été le premier parc national en Afrique en 1925, mais les responsabilités administratives ont été partagées entre les pays au moment de l'indépendance.

L'écosystème des Virungas est situé dans la région biogéographique afro-montagnarde???. La majorité des 420 km² de la réserve est constituée de forêt pluviale de montagne, et les Ericacées et les formations subalpines dominant au-dessus de 3200m. Bien que possédant moins d'espèces que la plupart des forêts pluviales de plaine, les Virungas constituent néanmoins un refuge pour plusieurs espèces rares et menacées, au premier rang desquelles se trouve le gorille de montagne.

Au milieu des années 70, la majorité du monde développé connaissait le gorille de montagne, grâce aux études pionnières de George Schaller (19, 20) et aux travaux à long terme qui ont suivi, par Dian Fossey (21, 22) et d'autres au Karisoke Research Center au Rwanda. Juste au moment où des articles populaires, des livres et des films ont porté à la connaissance générale ces animaux particuliers et leur vie sociale complexe, il est devenu clair que leur survie était en danger. Entre 1960 et 1973, la population de gorilles de montagne des Virungas a diminué de façon dramatique, d'environ 450 individus à 260 au maximum (13).

Recherches effectuées

Le MGP est issu d'un projet qui a vu le jour en 1978, destiné à comprendre les causes de ce déclin et à recommander des actions pour le combattre (12-18). La phase de recherche de ce travail a suivi une approche pluridisciplinaire, combinant la biologie de la conservation traditionnelle avec des données venant des sphères socio-économiques et politiques. La première étape a été de déterminer le statut actuel de la population de gorilles par un recensement. Cela a montré une certaine stabilisation de la population totale, à un niveau de 268 individus, mais a aussi révélé une diminution du pourcentage de jeunes gorilles, résultat direct du braconnage et d'autres facteurs de dérangements (13, 23). Savoir si l'habitat forestier restant pouvait supporter la population existante a été le but d'une étude complémentaire de l'écologie alimentaire du gorille et de son utilisation de l'habitat. Dans ce cas, les résultats ont montré que bien que des ressources significatives pour les gorilles aient été perdues à cause des défrichements, il restait suffisamment d'habitat de très bonne qualité pour supporter une croissance de la population, peut-être jusqu'au niveau de 400 ou 500 gorilles (13, 24).

Tandis que les études de démographie et de viabilité écologique indiquaient un potentiel pour un rétablissement de la population, les recherches conduites en dehors de la réserve ont produit des résultats moins encourageants (14, 15). Les sols volcaniques fertiles de la région avaient attiré les hommes qui s'étaient installés à des densités de plus de 400 par km² en 1978, et la croissance de la population était constante, à un taux annuel de 3,7%. Le résultat était une réduction de la taille moyenne des parcelles à 0,5 ha environ par famille, et une diminution du cycle de jachère. Intensifier cette pression sur le sol était un manque d'emploi non agricole dans une économie rurale ayant 95% de la population vivant de l'agriculture et des rentrées d'argent moyennes par famille de moins de 200\$ par an.

Des études de l'attitude des populations locales face à ces problèmes ont également démontré que la protection continue du parc des Volcans les intéressait peu (14, 15). Peu d'agriculteurs locaux voyaient un bénéfice quelconque à la conservation de la forêt, et à peine un tiers de la population attribuait une valeur autre que de consommation à la faune sauvage. Parmi ceux qui y voyaient une valeur, la plupart se référaient au tourisme et à son potentiel d'emploi. Cela était spécialement intéressant, car le parc à cette époque ne générait que des emplois et des revenus minimum (14, 15, 25).

Etant donné le manque de terres, d'alternatives pour l'emploi et de valeur visible de la conservation, il n'est pas surprenant que la majorité des personnes interrogées aient pensé que le parc devait être aboli et ouvert à l'utilisation et aux installations humaines. Face à cette demande populaire, et à l'absence de revenus étrangers compensatoires, il était compréhensible que le gouvernement rwandais soutienne cette conversion. Ainsi, pour la troisième fois en 20 ans, une partie importante du parc des volcans a été autorisée au défrichement au début de 1979: cette fois, un tiers de ce qui restait de la forêt - dont l'habitat à gorille le plus riche - devait être converti selon un projet d'élevage de bétail soutenu par des agences de développement (14).

Projet de développement

Muni des informations soulignées ci-dessus, et face à la menace immédiate de braconnage continu et de conversion, la phase "action" du Mountain Gorilla Project (26) a commencé en août 1979. Une approche selon trois directions a été prise, avec des activités destinées à 1) améliorer la sécurité du parc, 2) créer des programmes d'éducation à la conservation, et 3) développer un programme touristique centré sur les gorilles. Bien que les deux premières approches aient eu un succès considérable en elles-mêmes, le "vaisseau amiral" du MGP était la composante touristique.

Le premier pas à franchir pour établir un programme touristique dans le parc des Volcans était d'incorporer le concept d'un tourisme "pas comme les autres". Le terme "écotourisme" n'existait pas à cette époque, mais l'intention était assez similaire, dans le sens d'un tourisme sensible à l'écologie. En particulier, l'impact sur les gorilles devait être minimisé en limitant le nombre de visiteurs à 6 par groupe de gorilles et par jour, en ne faisant pas plus d'une visite par groupe et par jour, en essayant de faire coïncider les visites avec la période de repos de fin de matinée des gorilles, et en excluant tout contact physique direct avec les gorilles. De cette façon, l'attention était portée principalement sur la conservation et le bien-être de l'espèce focale, et une grande expérience était offerte aux visiteurs.

L'habituation des gorilles aux touristes était bien entendu indispensable pour le succès du projet. Le nourrissage, d'autres renforcements positifs et la restriction physique des gorilles dans des enclos étaient exclus. Deux groupes libres ont été choisis à la suite du recensement de 1978, puis suivis de façon constante et non menaçante jusqu'à ce qu'ils acceptent une présence humaine. Cela fut plus rapide que prévu, et des visites régulières de touristes au premier groupe ont été faites après seulement trois mois. Finalement, quatre groupes de gorilles ont été habitués d'une manière similaire.

Un autre élément clé était la formation de personnes de la région comme guides. Bien que ces gens connaissent bien la forêt et les animaux, ils n'avaient aucune expérience du contact avec les touristes. Ils devaient donc apprendre à informer et à contrôler les visiteurs, ainsi qu'acquérir quelques notions des langues étrangères les plus utiles. La formation a demandé des contacts réguliers avec des conseillers expatriés pendant les premières années, mais la grande majorité des visites quotidiennes ont été faites de manière indépendante par des guides rwandais pendant les 10 dernières années.

Outre la recherche continue de fonds pour financer ces opérations, la responsabilité première du MGP pendant ses dernières années a été de procurer un conseil technique à l'Office du Tourisme et des Parcs Nationaux Rwandais. Il s'agissait principalement de savoir comment gérer le parc des volcans, son personnel, et le programme de tourisme orienté vers les gorilles de façon durable et à long terme. En 1989, le MGP et le gouvernement rwandais se sont mis d'accord pour que le MGP n'ait qu'un rôle limité de conseil (27).

Résultats

Le tourisme a été un facteur clé du succès du Mountain Gorilla Project pendant les 13 dernières années. Le nombre de visiteurs a augmenté régulièrement depuis le début des années 80 jusqu'à atteindre un niveau moyen de 5000 à 6000 par an (figure 3). L'augmentation des tarifs n'affectant pas la demande, les revenus annuels en 1989 ont dépassé un million de dollars pour les droits d'entrée directs seuls. Comme la grande majorité de ces visiteurs venait de l'étranger (figure 4), on estime à 3 à 5 millions de dollars par an la somme qui est entrée dans l'économie nationale à travers les dépenses des touristes pour le logement, les locations et les divers achats (28).

Au niveau local, les revenus du tourisme ont également provoqué une augmentation significative de l'emploi, bien qu'à une échelle limitée. Le nombre de gardes du parc a augmenté de moins de 20 à plus de 70 pendant la durée du MGP. Ces gardes, dont la majorité venait de la région des Virungas, reçoivent des salaires annuels qui sont en moyenne de plus de 1200\$, soit plus de quatre fois la moyenne nationale. Les guides gagnent encore plus du fait des pourboires, qui peuvent dépasser 50% du revenu de base.

Bien qu'aucune étude n'ait été menée pour estimer l'impact économique global de cet afflux de revenu sur les communautés locales, il y a des signes clairs d'un effet positif. En particulier, des enquêtes de suivi

sur la région du projet ont montré que la valeur de la faune était mieux appréciée, et qu'il y avait un déclin marqué de l'opposition au parc, de 51% à moins de 20% (14). De plus, l'apport de revenus étrangers et d'emplois locaux combinés a créé un fort support politique pour la conservation des gorilles au Rwanda, visible dans les pratiques et les politiques de conservation.

Figure 3: visites et revenus: tourisme orienté vers les gorilles dans le parc national des Volcans, Rwanda (51)

Figure 4: visites par origine: tourisme orienté vers les gorilles dans le parc national des Volcans, Rwanda (51)

En conservation de la faune, la base de tout effort est son impact sur l'espèce et/ou l'écosystème en question, et là encore les résultats du MGP ont été très encourageants. Pendant les dix années qui ont suivi le démarrage du projet, le nombre total de gorilles a augmenté d'à peine 260 à environ 320 en 1989 (23). Les revenus issus du tourisme ont encore été la clé: paiements d'un nombre accru de gardes dont le travail a arrêté complètement le braconnage des gorilles entre 1984 et 1992, et justification de l'opposition du gouvernement à tous les projets ultérieurs de conversion du parc. Récompense supplémentaire, les quatre groupes de gorilles habitués aux touristes étaient parmi les plus grands et ont eu le plus fort pourcentage de jeunes au recensement de 1989 (23).

En commentaire final sur le MGP, il faut noter que son succès a permis de générer un intérêt et un support internationaux accrus. Ainsi, tandis que le gouvernement rwandais utilisait les revenus du tourisme pour régler les coûts de fonctionnement du parc et les salaires du personnel, une assistance technique et financière additionnelle pour le projet était fournie par des ONG et des agences internationales attirées par les succès précédents. Les effets de ce feed-back positif se sont étendus aux agro-écosystèmes en dehors du parc (voir plus bas).

AUTRES PROJETS GORILLES

Bien que le Mountain Gorilla Project ait reçu plus d'attention que les autres, il ne constitue pas la seule tentative de développement d'un tourisme basé sur les gorilles. Et il n'a pas été le premier. Un projet précédent et des projets issus du MGP sont rapidement décrits ci-dessous.

Kahuzi-Biega (Zaïre)

Le premier projet réussi d'habituation de gorilles pour le tourisme a été mené au parc national de Kahuzi-Biega, dans l'est du Zaïre. S'étendant sur plus de 5000 km² de forêt pluviale pré-montagnarde et montagnarde, ce parc abrite plus de 1000 gorilles de Grauer (*G. g. graueri*, gorille de plaines de l'est), une des trois sous-espèces de gorille, et la seule endémique au Zaïre. Le conservateur belge de Kahuzi-Biega, Adrien Deschryver, a commencé l'habituation en 1973 et a pu emmener des visiteurs payants dès la fin de cette année. Grâce au bouche à oreille, le nombre de visiteurs a atteint plusieurs milliers par an à la fin des années 70.

Aucun contrôle effectif sur les visites n'avait été mis en place, et des groupes de 30 ou 40 personnes étaient parfois emmenés en une seule fois. Pour que tout le monde puisse voir, les guides écrasaient la végétation autour des gorilles, provoquant des démonstrations et des cris d'alarme, et dérangeant clairement les gorilles. Les guides non formés et sous-payés faisaient parfois la grève en s'asseyant au milieu de la forêt, ou simplement ne venaient pas travailler pendant plusieurs jours à certaines périodes. En même temps, les cadres corrompus du parc étaient plus occupés à détourner les profits qu'à discipliner les guides. Mais les agences de voyages continuaient à envoyer des visiteurs dans l'un des seuls sites au monde où on pouvait voir des gorilles sauvages.

A posteriori, il ne faut pas être trop critique en évaluant l'expérience de Kahuzi-Biega. Tout d'abord, le but primaire était de procurer des revenus au parc, et non nécessairement la conservation ou le bien-être des gorilles. Ensuite, il n'y avait pas de modèle approprié de tourisme basé sur la forêt quand ce projet a été initié il y a presque 20 ans. Enfin, en observant de près les problèmes auxquels devait faire face Kahuzi-Biega (29), les personnes qui ont mis en place le MGP ont appris plusieurs leçons importantes sur ce qu'il ne fallait pas faire au Rwanda, et en retour ont donné un exemple à ce parc plus tard.

Au milieu des années 80, un programme d'assistance technique allemand a commencé à travailler avec l'Institut Zaïrois pour la Conservation de la Nature pour améliorer le tourisme à Kahuzi-Biega. Suivant l'exemple du MGP, le projet a institué un programme de formation des guides et une limitation des visites. Bien que la transformation ait été imparfaite à certains égards, elle a néanmoins été considérée comme une importante amélioration par les agences de voyage internationales et leurs clients. Il en a résulté une augmentation des visites et l'acceptation de droits d'entrée plus élevés: combinaison qui a généré presque 400 000\$ en droits d'entrée directs en 1990 (figure 5).

Figure 5: visiteurs et revenus dans différents sites africains en 1990 (51-54).

Virunga (Zaïre)

Le Projet Zaïrois de Conservation des Gorilles (ZGCP) a commencé ses activités dans le parc national des Virungas en 1984. Fondé par d'anciens membres du MGP, il s'est intéressé au secteur zaïrois de la chaîne des Virungas, d'importance critique, refuge de plus de la moitié de la population restante de gorilles de montagne.

L'approche du ZGCP a été étroitement modelée sur le MGP (30). Concernant le tourisme, trois familles de gorilles ont finalement été habituées à des visites quotidiennes par des groupes de 6 touristes au maximum. Bien que les premiers touristes officiels ne soient pas venus avant 1985, le nombre de visiteurs annuels a rapidement atteint plusieurs milliers (figure 6), fourni en partie par les demandes non satisfaites au Rwanda. Le nombre de visiteurs étant relativement peu affecté par l'augmentation des prix, les droits d'entrée de 3728 touristes ont dépassé 418 000\$ en 1990.

Figure 6: visiteurs et revenus: tourisme orienté vers les gorilles au parc national des Virungas, Zaïre (52)

Bien que le Projet Zaïrois de Conservation des Gorilles puisse être vu sous beaucoup d'aspects comme un reflet du MGP, il y a des différences notables. En particulier, l'expérience du projet de fonds réservé aux activités locales et aux efforts de développement ruraux sera évaluée dans la partie discussion.

TOURISME CENTRE SUR LES CHIMPANZES

Il existe très peu de sites où même un écotouriste aventureux puisse observer des chimpanzés sauvages. Les deux projets présentés plus bas ressortent donc, autant par le caractère rare de ce qu'ils proposent que par leurs différences d'histoire et d'approche.

Gombe Stream (Tanzanie)

Connu dans le monde entier pour être le site des recherches à long terme de Jane Goodall sur le comportement des chimpanzés, Gombe Stream a attiré un nombre faible mais constant de visiteurs ces dix dernières années (figure 7). Pendant l'année fiscale 1990-91, 1118 touristes ont payé un peu plus de 17 200\$ pour voir cette forêt relique et ses célèbres chimpanzés.

La plupart du temps, les chimpanzés sont observés d'abord autour de la station de Gombe, où beaucoup de sujets des premières recherches et leur descendance continuent à se rassembler. Cela est dû au fait qu'ils ont été habitués à être nourris au début des recherches, et ceux qui sont devenus dépendants de cette pratique continuent à l'être, bien que la "ration de banane" ait été peu à peu réduite au cours des années. Même si cette concentration autour du camp facilite l'observation, elle n'est pas compatible avec la demande des écotouristes d'une expérience plus "naturelle". Heureusement, cela est également possible à Gombe, et la plupart des visiteurs passent aussi un ou deux jours en randonnée, à la recherche des chimpanzés plus sauvages et éloignés qui habitent toujours cette forêt de montagne isolée (31).

Tongo (Zaïre)

Il n'existe peut-être pas de meilleures conditions actuellement pour observer des chimpanzés sauvages que Tongo, dans l'est du Zaïre. Adjacente au parc des Virungas décrit plus haut, cette parcelle de forêt de 8 km² est entourée de champs de lave ouverts, créant une réserve naturellement fermée, avec une population saine de chimpanzés.

Dès 1987, le personnel du ZGCP a commencé à habituer les chimpanzés de Tongo, en complément du programme "tourisme gorille" en cours (32). Cela a pris environ un an et demi, et Tongo a rapidement été inclus dans l'itinéraire de nombreux groupes. Presque 450 visiteurs, dont 78% étaient des étrangers non résidents, ont payé plus de 14 000\$ de droits d'entrée en 1990 (figure 8). Basant leur décision en partie sur les 98% de "taux de succès" (groupes ayant vu les chimpanzés), les autorités zaïroises ont augmenté les tarifs pour les non résidents de 40 à 60\$ par personne en 1991. Il n'y a pas encore de données, cependant, pour indiquer les effets de ce changement de taux de visite et de revenu global.

Le bénéfice social le plus direct du projet Tongo est la création de 25 nouveaux emplois. Quinze d'entre eux ont été créés par le projet et repris par les services du parc, les dix autres ont été créés par un investisseur privé qui avait besoin de personnel pour un nouvel hôtel construit spécialement pour le tourisme orienté vers les chimpanzés. De plus, un hôpital local a été construit, les routes d'accès ont été améliorées, et des activités de développement rural ont été initiées, tout cela étant un résultat, direct ou non, du projet chimpanzés.

Figure 7: visiteurs et revenus: tourisme centré sur les chimpanzés au Gombe Stream National Park, Tanzanie (55)

Figure 8: nombre de touristes et revenus dans plusieurs sites en Afrique en 1990. *= données de 1988 (51-53, 55-60)

AUTRES PROJETS AFROMONTAGNARDS

Tous les projets décrits ci-dessus sont situés dans les hauteurs autour des lacs Tanganyika, Kivu et Edward dans l'est de l'Afrique centrale. En plus des chimpanzés et des gorilles, cette zone de végétation afromontagnarde supporte certaines des communautés de primates les plus diverses, les plus concentrées et les plus visibles du continent, ainsi qu'une avifaune distincte (1, p.33; 33). C'est également une région aux paysages spectaculaires et au climat modéré.

Nyungwe (Rwanda)

La tentative la plus réussie de développement d'un écotourisme basé sur la forêt, mais sans grands singes est celle de la forêt de Nyungwe, au sud-ouest du Rwanda. Dans cette forêt pluviale montagnarde de 970 km² vivent 13 espèces de primates et plus de 270 espèces d'oiseaux (34). Ce n'est cependant pas un parc national, elle est gérée comme une réserve à usage multiple par les Eaux et Forêts du Rwanda. Le projet de tourisme à Nyungwe a commencé en 1988 pour montrer le potentiel de l'écotourisme comme utilisation à impact mineur de la forêt (35-37).

Bien que la forêt de Nyungwe ait une population vigoureuse de plusieurs centaines de chimpanzés, le terrain accidenté, combiné à la grande mobilité des chimpanzés, a beaucoup restreint les possibilités d'habitation. Du fait de cette situation, de nombreuses autres attractions ont été mises en valeur à Nyungwe. La principale était la présence d'associations spectaculaires de plus de 300 black-and-white colobus monkeys??? (*Colobus angolensis ruwenzorii*). Deux de ces groupes avaient déjà été habitués pour des besoins de recherche, deux autres ont été ajoutés ensuite. De plus, des groupes de cercopithecues à diadème (*Cercopithecus mitis*) et de cercocèbes à joues grises (*Cercocebus albigena*) étaient également habitués. En 1990, environ la moitié des touristes payaient un tour guidé permettant de voir les colobes et d'autres singes, environ 6\$ par personne. La plupart des autres visiteurs venaient simplement pour randonner sur le réseau de 60 km de pistes, avec la quasi-certitude de voir des primates. Ce réseau emmenait les visiteurs dans une grande variété d'habitats, des marais aux crêtes exposées, et était très populaire auprès des touristes et des groupes scolaires (38). Les observateurs d'oiseaux appréciaient également beaucoup ce réseau de pistes, et plusieurs agences de voyages aimeraient étendre ce marché précis.

Le nombre total de visites pour la forêt de Nyungwe a atteint 2659 en 1990, ce qui a généré des revenus directs de presque 10 000\$ (figure 9). Cette somme relativement faible reflète des droits d'entrée intentionnellement bas pendant la période de démarrage du projet. Les prix ont doublé depuis, et les revenus devraient augmenter proportionnellement, mais sans jamais atteindre le niveau obtenu par les projets gorilles. Les bénéfices économiques les plus importants du programme Nyungwe sont de loin ceux qui viennent de sources indirectes. Deux tiers des visiteurs de 1990 étaient des étrangers non résidents qui ont aussi loué des voitures, dormi dans des hôtels, et acheté des biens et des services. Bien qu'il n'y ait pas eu d'étude détaillée de ces dépenses, les revenus totaux doivent probablement être compris entre 540 000\$ et un million de dollars pour 1990 (39). Pour l'emploi, le projet Nyungwe a actuellement une équipe de 19 rwandais, tous de la région, tandis que le service des parcs paie les salaires de 20 gardes qui doivent patrouiller dans l'ensemble de la réserve.

Figure 9: visites et revenus: tourisme centré sur les primates dans la forêt de Nyungwe, Rwanda (57)

Kibale Forest (Ouganda)

L'addition la plus récente au réseau écotouristique d'altitude a été initiée à la fin 1991 dans la forêt de Kibale, dans l'ouest de l'Ouganda (40). La réserve de Kibale est constituée d'une mosaïque unique de forêt dense et de savanes ouvertes, sur plus de 540 km² de terrain au relief doux. De même qu'une avifaune très diversifiée, cet habitat supporte la plus haute concentration mondiale de primates connue, dont des chimpanzés et une sous-espèce menacée de colobe bai (*Colobus badius tephrosceles*). Cette zone ayant été pendant longtemps le sujet de recherches scientifiques, la décision a été prise d'exploiter la ressource représentée par les primates à travers un tourisme contrôlé, comme alternative à une proposition d'exploitation du bois.

Avec l'exemple de Nyungwe et de Tongo, un programme a été développé, dont le but initial était la mise en place d'un réseau de pistes facilitant l'observation des primates et des oiseaux. Un effort parallèle

a été fait pour habituer les chimpanzés; mais bien que les premiers résultats soient prometteurs, aucune visite formelle de touristes ne sera faite avant d'avoir une chance raisonnable d'observation. Cependant, les visiteurs ont d'ores et déjà exprimé leur satisfaction pour les activités existantes de randonnée et d'observation des primates, et plusieurs agences de voyage ont exprimé leur désir d'augmenter leurs visites à Kibale.

Enfin, il doit être noté que les participations locales sont un élément central du projet de tourisme de Kibale. Les communautés humaines voisines ont été consultées sur les résultats clés, et presque tous les guides et le personnel viennent de la région. De plus, on a établi un mécanisme permettant de donner 75% de tous les profits issus du tourisme aux villages locaux et aux communautés rurales, le reste allant au Forest Department pour payer les gardes et subvenir aux coûts de gestion (40).

SITES DE FORET DE PLAINE

Comme cela a été dit dans l'introduction, les 2 millions de km² de forêt de plaine africaine possèdent le plus haut niveau de diversité biologique du continent. Elles abritent plus de 60 espèces de primates, dont la grande majorité des populations de gorilles et de chimpanzé. Alors que les forêts d'altitude et leurs primates ont réussi à attirer une partie significative du marché africain de l'écotourisme, le tourisme dans les forêts pluviales de plaine reste virtuellement inexistant. Les brèves descriptions suivantes illustrent cette situation.

Korup (Cameroun)

Le parc national de Korup a été créé en 1987 pour préserver environ 1200 km² d'une forêt pluviale extrêmement riche au sud-ouest du Cameroun. Parmi les nombreux attributs de ce parc figure le plus grand nombre d'espèces de primates (17) de toutes les forêts africaines. Korup a de plus été le sujet d'un film animalier du même nom, largement acclamé, et a sans doute reçu plus de publicité internationale que toute autre forêt africaine.

Un plan de gestion complet pour Korup a été élaboré à la fin des années 80, avec deux centres d'intérêt primaires: l'établissement d'une infrastructure pour le parc, et la réduction de la pression humaine qui y existe, à travers un programme de développement rural extensif (41). Le tourisme était pris en compte dans ce plan, mais intentionnellement mis au second plan pour la phase initiale de 5 ans. Peut-être à cause de cette relégation, ou à cause des limitations naturelles, le nombre total de personnes qui ont visité Korup en 1990 n'a pas dépassé 350 (figure 8), la plupart étant des individus courageux ayant trouvé le moyen de parvenir au parc sans utiliser les services standards. Arrivés au bureau du parc, ils avaient un guide formé à leur disposition, et la plupart partaient à la recherche des primates: mais aucun groupe n'avait été habitué, et les voir dans la haute canopée est problématique.

Le tourisme à Korup devait être reconsidéré en 1992, et il est possible que ce secteur soit mis plus en avant. Cependant, malgré une publicité considérable auprès d'audiences ayant un grand potentiel d'écotourisme, les visites sont restées rares, le total des droits d'entrée perçus en 1990, environ 2800\$, ne couvre même pas le coût de fonctionnement annuel d'un seul véhicule du parc.

Tiwai Island (Sierra Leone)

Tiwai Island, au sud-est de la Sierra Leone, a un passé de tourisme centré sur les primates encore plus ancien que Korup, et un taux de visite encore plus bas. Située sur la rivière Moya, Tiwai est couverte d'un mélange de forêts primaires et secondaires qui sont l'habitat de 11 espèces de primates dans une zone de 12 km² seulement. On y trouve entre autres des chimpanzés, des colobes bays (*Colobus badius*), et le spectaculaire cercopithèque diane (*Cercopithecus diana*).

Pour aider au soutien de la recherche à long terme et des activités de conservation dans l'île, ainsi que pour générer des revenus et de l'emploi pour les populations locales, le tourisme a été initié à Tiwai en 1987. Des pistes ont été installées, un centre d'hébergement des visiteurs a été construit, plusieurs groupes de primates habitués pour pouvoir être observés, et des guides locaux formés. Bien que les visiteurs aient apprécié cette infrastructure et la qualité du service, le nombre de visites annuelles n'a jamais dépassé 260 individus (figure 8). Les 1000\$ de revenus de ce niveau de tourisme ont permis de financer les coûts de fonctionnement du centre et le salaire du personnel, et ont même produit un petit bénéfice pour les populations locales. Savoir si ce montant peut créer des activités alternatives génératrices de revenus est une autre question, mais n'était pas l'objectif initial du projet (42, 43).

DISCUSSION ET CONCLUSIONS

Il n'y a aucun doute sur le fait que le tourisme orienté vers la nature et contrôlé, ou écotourisme, puisse être un facteur extrêmement important pour la conservation. D'après les exemples précédents, il est

également clair que les primates africains et l'environnement de forêt pluviale peuvent rivaliser avec les richesses naturelles plus traditionnelles du continent pour générer des revenus significatifs et supporter la conservation. Mais il faut également reconnaître qu'il y a des limites réelles à ce type d'écotourisme.

Succès et bénéfices de l'écotourisme

Le tourisme nature a augmenté régulièrement pendant la dernière décennie (44), alimenté par la fascination pour l'exotisme et par la prise de conscience de la situation des espèces menacées. Alors que la majorité des scientifiques voient cette situation en pensant aux millions d'orthoptères, de coléoptères et d'autres taxons, l'écotouriste intéressé verra sans doute plutôt un des anthropoïdes ou un autre primate de forêt menacé d'extinction. Cette prise de conscience, combinée avec la fascination qu'exercent nos plus proches cousins sauvages, donne aux primates un grand pouvoir d'attraction pour l'écotourisme.

Les résultats de cette attraction peuvent être traduits en dollars, emplois ou support politique à la conservation. Les gorilles, en particulier, ont créé un revenu de presque 2 millions de dollars en droits d'entrée combinés dans trois différentes réserves en 1990 (figure 5). Le projet du Rwanda seul aurait dépassé un million de dollars, comme il l'avait fait l'année précédente, si les troubles civils n'avaient pas arrêté le tourisme les deux derniers mois de l'année (voir plus bas). Tels quels, les revenus générés par les gorilles en 1990 au Rwanda représentent plus de la moitié des 1,4 millions de dollars gagnés par le parc national d'Amboseli au Kenya, visité par plus de 270 000 touristes - 430% de plus qu'au Rwanda - avec les problèmes environnementaux que cela comporte.

Le tourisme centré sur les chimpanzés et les autres primates a été beaucoup moins lucratif que celui centré sur les gorilles, mais même ces revenus faibles constituent une augmentation significative par rapport aux niveaux de revenus antérieurs dans les réserves de forêt. De plus, chacun des programmes touristiques décrits plus haut a créé des emplois pour les populations locales dans des régions reculées, où les occasions d'emplois salariés sont rares ou inexistantes. L'effet multiplicateur de cette introduction d'argent dans une économie marginale (et non une économie de marché???) est certainement significatif, bien qu'il n'y ait pas de recherche sur ce sujet important.

Dans beaucoup des cas considérés, des activités complémentaires financées par des agences internationales de développement ont procuré encore plus d'argent et de possibilités d'emplois. La majorité de ces projets essayait d'intégrer la conservation de la forêt avec des approches plus globales du développement rural dans les régions environnantes. L'échelle des financements de ces initiatives varie d'environ 100 000\$ par an dans le cas de Nyungwe, à plusieurs millions de dollars par an pour la région des Virungas au Zaïre. En général, cela comprenait au moins des aides directes au tourisme et à la gestion de la réserve, ainsi qu'un nombre significatif d'emplois en dehors de la réserve. Dans tous les cas, mais surtout à des endroits comme Korup, où le nombre de visiteurs est bas, ces financements supplémentaires peuvent être extrêmement importants pour la façon dont la conservation est perçue localement.

Malgré ce financement complémentaire, il est important de noter que la majorité des bénéfices du tourisme dans le pays ne reste pas dans la zone du projet, mais profite à des agences gouvernementales centrales et à des sociétés basées en ville. Une partie de cet argent peut être recyclé localement, comme au Rwanda où le service des parcs utilise ces revenus pour payer les augmentations de salaires des gardes et d'autres coûts de fonctionnement locaux. En général, cependant, les revenus des parcs vont au trésor public - ou dans les poches de quelques individus - ainsi que la plupart des revenus indirects issus des hôtels et des agences de location de voitures, dans le système d'économie centralisée qui prédomine toujours en Afrique. Les entreprises privées se développent cependant, et si elles ne sont pas basées à l'étranger, l'argent généré reste dans l'économie nationale.

Cependant, la plus grande partie des bénéfices du tourisme va à des organismes étrangers aux pays concernés. Les compagnies aériennes internationales seules gagnent au moins dix millions de dollars par an grâce au projet gorille du Rwanda (46); la plupart des hôtels africains et des agences de locations de voiture sont possédées en partie par des sociétés européennes, et les agences de voyage américaines gagnent beaucoup d'argent grâce aux voyages organisés.

Du point de vue de la conservation, les bénéfices et le succès ne doivent pas être mesurés en revenus et en emplois, mais au statut des espèces et des écosystèmes concernés. De fait, la plupart des populations de primates considérées ici apparaissent stables, ou en extension dans le cas du gorille de montagne, et la chasse et les installations humaines sont généralement sur le déclin dans les sites visités régulièrement par les touristes (47). Cependant, c'est la combinaison des revenus et des emplois qui génère les supports politiques essentiels de la conservation aux niveaux local, régional et national.

Problèmes et limites de l'écotourisme

Cette évaluation globalement positive du tourisme centré sur les primates en forêt pluviale doit être tempérée par la prise de conscience de certains problèmes graves. Certains de ces problèmes gênent la croissance du tourisme sur les sites existants, d'autres empêchent son expansion dans d'autres zones de forêt.

Problèmes sur les sites existants

Un des problèmes fondamentaux de tout programme touristique est qu'il ne doit pas être nuisible. Amener des hommes en contact rapproché avec des primates demande des contrôles stricts pour empêcher des problèmes potentiellement graves. Cela est spécialement important pour les divers projets de tourisme avec les gorilles de montagne.

Les gorilles peuvent contracter virtuellement toutes les maladies humaines, et ont peu d'immunité (ou même pas du tout) contre leurs effets. Emmener six nouvelles personnes à 10 m d'une famille de gorilles presque chaque jour comporte donc des risques évidents. Face à l'extinction certaine de la population par la chasse et la perte d'habitat, cependant, il a été décidé qu'il fallait prendre ce risque, avec les précautions strictes décrites plus haut. En général, les guides au Rwanda ont paru contrôler au maximum les contacts, mais des rapports récents indiquent un relâchement de l'encadrement au Zaïre. Un facteur qui a influencé ce comportement au Rwanda a été la suspicion d'une épidémie de rougeole parmi les gorilles en 1988 (37). Bien qu'il n'y ait jamais eu de confirmation, l'effet a duré. Et alors que le nombre de gorille a augmenté régulièrement depuis le début du programme touristique, le souci de la transmission de maladies reste présent, et les efforts de prévention renforcés par la présence d'un vétérinaire à long terme dans le parc.

Le contrôle de qualité est un autre problème important pour tout projet d'écotourisme. Les personnes qui paient des prix élevés pour observer des gorilles sauvages, ou dont les frais de voyages pour voir d'autres espèces sont chers, ne continueront pas si elles perçoivent une diminution de la qualité. Dans les environnements de forêt, les visiteurs semblent sensibles à la qualité des pistes, aux connaissances des guides et aux informations disponibles sous la forme de cartes et de guides. Cependant, le plus important est probablement la taille des groupes durant les tours en forêt: c'est vrai pour toutes les espèces de primates, mais semble particulièrement important pour les groupes qui vont observer les gorilles. Cela est en partie dû à la dense végétation au sol dans les forêts de montagne. Les contraintes posées par l'observation des gorilles par les touristes - et par celle des touristes par les gorilles, ce qui permet à ces derniers de se sentir à l'aise - ont été la première raison de la limitation des groupes à 6 personnes dans le projet rwandais initial. Avec le temps, cependant, il s'est également avéré que six était un nombre optimal pour que les visiteurs apprécient le caractère exceptionnel, privilégié, de leur expérience. Cela a été mis en valeur quand les autorités rwandaises ont décidé de faire passer la taille des groupes à huit, et que les plaintes au sujet de bousculades, de distance par rapport au guide et de visibilité limitée ont commencé à augmenter (27).

Ce problème est de ceux qui peuvent devenir graves. Quand les preneurs de décisions voient le nombre de visiteurs et le niveau de revenu diminuer de façon importante, ils peuvent répondre de deux façons. Ils peuvent augmenter les prix, ce qui a fonctionné jusqu'à un certain point pour les gorilles, mais a beaucoup moins de chances d'être le cas pour les autres primates. Ils peuvent aussi décider d'avoir des tailles de groupes plus grandes. Dans ce cas, cependant, ils peuvent altérer la demande en diminuant la qualité, et donc attirer moins de visiteurs en fin de compte.

Un troisième problème sur les sites est celui de l'équité économique. Comme cela a été mentionné plus haut, la grande majorité des bénéficiaires du tourisme quitte la zone du projet. Bien que cela soit tempéré par une augmentation du nombre d'emplois locaux, il reste un déséquilibre fondamental dans le fait que les communautés qui ont abandonné le plus de choses pour la conservation (bénéficiaires perdus de l'utilisation de la forêt) sont celles qui reçoivent le moins en retour.

Plusieurs des projets décrits plus haut ont tenté de redresser ce déséquilibre, avec un succès limité. L'échec le plus important à cet égard a été celui du Mountain Gorilla Project. Des propositions ont été faites pour qu'un pourcentage des droits d'entrée soit utilisé localement ou redistribué, mais elles ont été rejetées systématiquement par le gouvernement rwandais. La justification initiale de ce rejet était le besoin de couvrir les frais de fonctionnement du parc, mais le gouvernement a continué à refuser alors qu'il y avait de forts bénéfices. Avec un pourcentage proposé de 5%, cela signifie 40 000 à 50 000\$ par an perdus pour la santé, l'éducation ou d'autres utilisations par les communautés locales, et donc une opportunité manquée de générer des soutiens supplémentaires pour la conservation (14).

De l'autre côté de la frontière, le projet gorille zaïrois a réussi à obtenir l'accord du gouvernement pour un système d'attribution locale limitée. Un petit pourcentage des droits d'entrée des touristes était utilisé pour augmenter les salaires officiels, extrêmement bas, des gardes et des guides travaillant dans le secteur

touristique. Ce fonds a aussi été utilisé pour construire et entretenir un dispensaire pour les personnes travaillant dans le parc et leurs familles. Quand le projet chimpanzé de Tongo a été initié, un système comparable de partage des bénéfices a été mis en place. Dans les deux cas, il doit être noté que les employés directs ont été les bénéficiaires principaux, mais que les communautés alentours ont profité des activités liées de développement rural.

Le projet où le partage des revenus avec les populations locales a été le plus important est celui de Tiwai Island en Sierra Leone, où tous les profits du tourisme sont divisés entre les communautés locales. Il faut mettre au crédit du gouvernement le fait qu'il ait permis cela. Mais le fait que le profit annuel total ne dépasse pas quelques centaines de dollars rend de telles largesses plus aisées. La cession de 75% des bénéfices aux communautés locales du projet de la Kibale Forest en Ouganda est un test beaucoup plus significatif de la volonté d'un gouvernement de partager, si les taux de visites et de revenus prévus sont réalisés.

Les modèles actuels de développement de l'écotourisme insistent avec raison sur le fait que les projets doivent prendre en compte cet aspect du partage des revenus. Mais il faut aussi reconnaître que la plupart des projets décrits ici ont démarré longtemps avant que le concept d'écotourisme ait fait son apparition. Ils ont été conçus avant tout pour aider à sauver la faune sauvage, en générant des revenus étrangers qui influenceraient la politique des gouvernements centraux et les pratiques en faveur de la conservation. Cela étant dit, leur expérience de partage des revenus a beaucoup contribué au débat actuel sur l'équité économique. Deuxièmement, même dans les meilleures conditions, une partie des bénéfices du tourisme doit parvenir aux institutions du gouvernement central responsables de la gestion des réserves. Si cela n'est pas le cas, il peut n'y avoir aucune autre source de financement, et la conservation risque d'en souffrir beaucoup. Les bénéfices pour le gouvernement peuvent également aider à créer des options d'utilisation alternatives, telles que le projet d'élevage au Rwanda. Enfin, il faut reconnaître que bien que des individus et des ONG étrangers jouent un rôle de conseil important dans la plupart des projets, les décisions à propos du partage des revenus sont toujours dans les mains des gouvernements souverains.

Le dernier problème posé par les projets en cours concerne le degré d'incertitude inhérent à l'écotourisme. Même si les tendances globales sont positives, le nombre de visiteurs peut diminuer rapidement dans un site donné, du fait de plusieurs facteurs. Le tourisme international en général est sujet à des flux et des reflux liés aux conditions économiques des pays sources de l'hémisphère nord. Les conditions politiques jouent aussi sur les voyages, le tourisme ayant souffert plusieurs fois des menaces de terrorisme ressenties après des événements au Moyen Orient, en Afrique du nord et en Irak.

Les touristes allant en Afrique sont directement concernés par la vague de troubles politiques et d'agitation civile traversant actuellement l'Afrique sub-saharienne. Cela n'est nulle part plus visible que dans le projet le plus réussi de ceux que nous avons présentés: la Mountain Gorilla Project. En octobre 1990, des exilés du Rwanda ont lancé depuis l'Ouganda une attaque contre leur ancien pays. Ne réussissant pas à s'emparer de terres, les rebelles se sont repliés dans le relief accidenté du parc national des Volcans, d'où ils ont continué à harceler les forces gouvernementales pendant plus d'un an. A ce stade des hostilités, les deux partis ont dit qu'ils ne toucheraient pas aux gorilles - accord qu'ils semblent respecter, certainement une première en bio-diplomatie internationale (48). Mais le tourisme en a beaucoup souffert, comme on peut le voir dans la chute du nombre de visites en 1990 (figure 3). Des estimations non officielles pour 91 indiquent une chute encore plus dramatique, avec un nombre total de visites de moins d'un tiers des niveaux précédents. De plus, les visiteurs actuels comprennent un pourcentage beaucoup plus important de résidents et de "routards", qui ont tendance à dépenser beaucoup moins que les touristes qui venaient auparavant. La diminution de revenu correspondante n'a pas provoqué de changement visible de la politique officielle concernant la conservation. Mais des fonds limités ont beaucoup plus de chances d'être employés à combattre la guérilla qu'à protéger les gorilles, et les touristes risquent de rester à l'écart en attendant le calme.

Le Rwanda n'est pas le seul à avoir des problèmes d'instabilité politique. Au Zaïre, la débâcle prolongée du régime de Mobutu a provoqué des soulèvements sporadiques dans des villes et une économie presque totalement dévastée. De ce fait, il y a moins de touristes, les services sont rares et le personnel des parcs n'a pas été payé depuis des mois. Le résultat, selon des rapports récents, est une augmentation marquée de la corruption, les touristes étant contraints à payer à chaque étape de leur visite pour voir les chimpanzés et les gorilles. De plus, les mêmes rapports indiquent que les limites de tailles de groupes ont été abandonnées, et que jusqu'à 20 touristes peuvent être emmenés ensemble pour voir les gorilles.

Ironie du sort, parmi les pays considérés, l'Ouganda semble en 1992 être un des plus calmes. Peut-être aucun autre pays africain n'a autant souffert de la guerre civile et de l'instabilité, aucun n'a eu une plus mauvaise réputation à l'extérieur. Que l'Ouganda soit considéré maintenant comme un bon site pour le

développement du tourisme est un signe d'espoir pour ses voisins. Que ces problèmes aient été aussi longs à surmonter doit être un avertissement.

Limites de l'expansion de l'écotourisme centré sur les primates de forêt

Tout d'abord, il faut reconnaître que tous les primates n'ont pas la même valeur touristique. Les anthropoïdes sont plus appréciés que les petits singes, et les gorilles sont les plus aimés par les touristes. Non seulement plus de visiteurs viennent voir les gorilles, mais ils acceptent des tarifs élevés pour cela. L'expérience de Nyungwe indique qu'il peut y avoir beaucoup de visiteurs pour observer des petits singes et découvrir la forêt, mais ils ne payent pas des prix comparables. Cela est également montré par Madagascar, où 3782 visiteurs sont venus observer les lémuriens dans la forêt de Perinet en 1990, générant plus de 40 000\$ en droits d'entrée, et beaucoup plus en revenus indirects (figure 8). Bien que 40 000\$ soit une somme non négligeable, ce n'est qu'une fraction de ce qu'apportent les gorilles et les grands parcs de savane. Si les décideurs font des comparaisons avec une de ces deux situations, ils verront qu'il y a d'autres formes de tourisme basé sur les primates, et ils essayeront peut-être d'augmenter les prix, ce qui risque de faire décliner la demande.

Deuxièmement, il apparaît que les touristes des régions tempérées de l'hémisphère nord sont très attirés par les écosystèmes d'altitude sous les tropiques. Les projets présentés dans ce chapitre qui ont eu le plus de succès sont concentrés dans les chaînes de montagne de l'est de l'Afrique centrale, où le tourisme est certainement favorisé par le climat plus doux et le moindre risque sanitaire.

Le fait que les zones tempérées d'altitude soient plus attractives pour les touristes a aidé à fournir un support financier pour certains efforts critiques de conservation. Les gorilles de montagne et plusieurs autres espèces de primates sont totalement dépendants d'îlots de forêt pour que leurs populations survivent, et les revenus offerts par le tourisme peuvent couvrir une partie des coûts de maintenance. Cependant, sauvegarder des habitats de primates importants dans de telles situations ne doit pas être confondu avec la sauvegarde d'écosystèmes très diversifiés. Les forêts de montagne de l'est de l'Afrique centrale possèdent de nombreuses espèces rares, endémiques et menacées, mais elles sont en général beaucoup moins diversifiées que les forêts de plaine.

Cela nous conduit au troisième - peut-être le plus critique - problème du développement du tourisme dans les forêts pluviales africaines: les limites possibles de son extension aux forêts de plaine. La visibilité est ici un aspect très important. Bien que les forêts de plaine soient indéniablement riches en termes biologiques, la grande majorité des espèces animales sont des invertébrés vivant soit dans le sol et la litière, soit haut dans la canopée. La plupart des primates restent aussi dans la canopée, généralement hors de vue, même s'ils sont fréquemment entendus. Les gorilles de plaine passent la majorité de leur temps au sol, mais se montrent extrêmement discrets et difficiles à habituer, en partie du fait du sous-bois dense, en partie à cause de la pression de chasse dans de nombreux endroits, et enfin à cause de leur caractère timide. Les autres grands mammifères les plus caractéristiques de la forêt pluviale africaine - divers céphalophes, le bongo, l'okapi, le buffle et l'éléphant - sont également assez difficiles à voir. Il y a une exception, la population d'éléphants de forêt du sud-ouest de la République Centrafricaine et du nord du Congo. Dans la réserve de Dzanga-Sangha en R.C.A., plus de 1400 individus ont été identifiés dans une seule éclaircie (49): un site a été créé pour le tourisme. Les éléphants de Dzanga, cependant, sont l'exception qui confirme la règle.

Tout cela ne doit pas faire oublier le potentiel de développement touristique des forêts de plaine. Chaque année, des milliers de personnes veulent faire l'expérience des forêts tropicales. La plupart reviennent en appréciant beaucoup mieux cet environnement fascinant. Mais il ne faudra pas beaucoup de sites pour satisfaire même les estimations de demandes les plus optimistes, et ce niveau et cette forme de tourisme ne généreront jamais autant de revenus que les gorilles de montagne du Rwanda. Et le tourisme ne pourra jamais complètement faire oublier les revenus potentiels à court terme d'autres formes d'utilisation de la forêt, comme l'exploitation du bois. Avec cela à l'esprit, il faut bien comprendre que ce n'est pas l'écotourisme qui donnera les justifications économiques permettant de sauver de grandes surfaces de forêt pluviale de plaine. Il faudra d'autres arguments et d'autres approches pour maintenir la richesse biologique et l'intégrité écologique de la planète.

CONCLUSION

L'identification de ces problèmes sérieux permet de voir l'écotourisme comme un outil très utile, mais avec des applications géographiques - et peut-être taxinomiques - limitées. Mais il faut éviter de l'exclure ou de dénigrer un outil parce qu'il ne fonctionne pas dans toutes les situations. Dire que l'écotourisme n'est pas une solution universelle n'est que critiquer inutilement ceux qui ont proclamé son utilité. Il est maintenant nécessaire d'aller de l'avant en essayant d'autres approches qui peuvent être porteuses de plus

d'espoir pour la conservation des primates et d'autres espèces dans les forêts pluviales de plaine. Dans certains cas, la combinaison traditionnelle de barrières et de la force peut fonctionner. Mais les solutions que nous devons plutôt trouver aux problèmes hautement complexes qui touchent la forêt et ses divers habitants doivent être plus créatives et plus flexibles. Beaucoup de ces solutions impliqueront certainement une utilisation plus intensive de la forêt et auront des impacts plus graves que les sentiers de l'écotourisme.

On se dégrise vite en voyant le nombre d'expériences conduites pour déterminer le destin de la forêt, et encore plus en réalisant combien peu de connaissance empirique est générée et disséminée au cours du processus. Ce sentiment a été énormément renforcé, au cours des recherches préparatoires à ce manuscrit, par la rareté des données de terrain. Les données de nombre de visiteurs et de revenu ont été difficiles à obtenir, les rapports publiés sur l'évolution des projets étaient rares, les études détaillées sur les impacts sociaux et économiques virtuellement inexistantes. En tant qu'acteur de la conservation, je suis bien conscient des difficultés de la recherche et de la publication, quand on est face à une pression immédiate pour sauver des espèces et leurs habitats. En conclusion finale de ce chapitre, cependant, je voudrais souligner le besoin fondamental de recherche plus appliquée, sur ce sujet et d'autres problèmes clés pour lesquels les décideurs et les acteurs prennent maintenant des décisions dans un vide d'information.

REFERENCES ET NOTES

26. Les recherches qui ont abouti à la création du MGP, décrit dans ce chapitre, ont été financées par Wildlife Conservation International (WCI). Le consortium ayant permis la mise en oeuvre du MGP était composé de l'African Wildlife Foundation, de la Fauna and Flora Preservation Society, et du World Wildlife Fund. WCI a continué à financer des recensements réguliers des populations de gorilles ainsi que des enquêtes d'attitudes.

29. De fait, l'approche utilisée par le MGP a tout d'abord été conçue pour être mise en oeuvre à Kahuzi-Biega par l'auteur et A. Vedder, sous les auspices du Peace Corps - Smithsonian program en 1974. Les problèmes financiers et administratifs au Zaïre ont poussé à la mise en place au Rwanda.

39. Ce calcul suppose que chaque visiteur étranger dépense 300\$ à 500\$ pendant un séjour au Rwanda de 2-3 jours (1800 visiteurs étrangers en 1990).

45. Calculs basés sur les statistiques officielles pour le parc national d'Amboseli, Kenya, données par le Kenya Wildlife Service.

46. Calculs basés sur un prix de billet aller-retour moyen de 1800\$ pour les visiteurs non résidents.

47. Korup est l'exception notable, avec une présence touristique minimale et une pression de chasse sur certains primates pour la vente qui peut causer une diminution de leur nombre.

48. La première mort de gorille connue au cours de ce conflit a eu lieu alors que ce manuscrit était en préparation: le mâle dominant d'un groupe rwandais habitué aux touristes a été tué par des agresseurs non identifiés en mai 1992.